

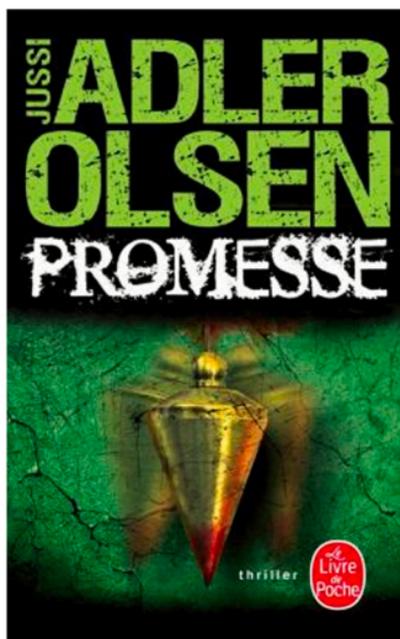
JUSSI ADLER-OLSEN

# Le Livre de Poche

## *Promesse*

La sixième enquête du Département V

ROMAN TRADUIT DU DANOIS PAR CAROLINE BERG



Le Livre de Poche remercie les éditions ALBIN MICHEL  
pour la parution de cet extrait

*Titre original :*

DEN GRAENSELØSE

Publié chez Politikens Forlag, Copenhague, en 2014.

© Jussi Adler-Olsen, 2014.

© JP/Politikens Hus A/S, 2014.

© Éditions Albin Michel, 2016, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-253-23706-8 – 1<sup>re</sup> publication LGF

*Ce livre est dédié à Vibsen et Elisabeth,  
deux femmes courageuses.*



## Prologue

20 novembre 1997

Du gris, partout. Ombres flottantes et obscurité feutrée l'enveloppaient comme une couverture et lui tenaient chaud.

Dans son rêve, elle sortait de son corps, planait comme un oiseau – non, mieux, comme un papillon. Comme une œuvre d'art multicolore réalisée dans l'unique but de susciter plaisir et étonnement. Un être évanescent circulant entre ciel et terre, dispensant l'amour absolu et la joie éternelle en répandant d'un battement d'ailes sa poussière magique.

Elle sourit à cette idée. Belle et pure.

Une obscurité infinie flottait au-dessus de sa tête, animée de clignotements à peine perceptibles, telles des étoiles anciennes. C'était bon, comme un pouls rythmant le sifflement du vent dans les arbres.

Elle ne pouvait plus bouger et c'était bien ainsi. Elle n'en avait nulle envie. Elle ne voulait pas se réveiller, car si elle se réveillait, le rêve deviendrait réalité, et avec la réalité viendrait la douleur. Qui l'aurait souhaité ?

À présent défilaient dans sa tête une multitude d'images venant d'un temps où la vie était encore pleine de promesses. Elle et son frère sautant dans les dunes, leurs parents leur criant d'arrêter, d'arrêter...

Pourquoi fallait-il toujours arrêter ? N'était-ce pas dans ces dunes qu'elle s'était sentie vraiment libre pour la première fois de sa vie ?

De jolies bulles de lumière glissèrent sous elle comme des courants phosphorescents et cela la fit sourire. Elle n'en avait jamais vu, à vrai dire, mais c'était ainsi qu'elle se les imaginait. Courants fluorescents ou or liquide dans une vallée profonde.

Où est-ce qu'elle en était, déjà ?

Ah oui... la liberté. Elle ne s'était jamais sentie aussi libre qu'en ce moment. Elle était un papillon et pouvait faire tout ce qu'elle voulait. Voleter de-ci, de-là, au milieu de personnes merveilleuses qui ne passaient pas leur temps à lui faire des reproches. Entourée et choyée par des mains d'artiste qui lui enseignaient de nouvelles choses et ne lui voulaient que du bien. Lui enseignaient des chansons qu'elle n'avait jamais entendues et qui la transportaient ailleurs.

Elle soupira et sourit à nouveau. Laissa ses pensées l'emporter un peu partout et nulle part à la fois.

Puis elle se rappela la bicyclette et l'école, le matin froid et ses dents qui claquaient.

À l'instant où la réalité reprit ses droits et où son cœur renonça enfin, elle se souvint du choc quand la voiture l'avait percutée, du bruit des os brisés, des branches de l'arbre qui la retenaient prisonnière, du rendez-vous qu'elle...

Mardi 29 avril 2014

« Hé, chef, réveillez-vous. Votre téléphone n'arrête pas de sonner. »

Carl leva un regard las vers Assad. Ce matin encore, sa combinaison de peintre était blanche. À le voir jaune des pieds à la tête, lui plutôt noir en temps normal, c'était à se demander comment la peinture avait malgré tout atterri sur le mur.

« Tu viens de m'interrompre dans un processus de réflexion compliqué, Assad, riposta Carl en retirant à contrecœur ses pieds de la table.

— OK ! Désolé ! » Deux fossettes surgirent dans la jungle des poils de barbe de son assistant. Carl se demanda ce qui brillait dans les deux billes noires et joviales de ses yeux. Une lueur d'ironie, peut-être ?

« Je sais que la soirée d'hier a été dure, alors, chef, reprit Assad. Mais c'est à cause de Rose, vous comprenez. Ce téléphone qui sonne sans arrêt la rend cinglée. Vous voulez bien décrocher la prochaine fois, s'il vous plaît ? »

Carl se tourna vers la lumière du jour aveuglante qui entrait par le soupirail. Aïe ! Un peu de fumée de cigarette devrait tamiser ça, se dit-il en tendant la main vers son paquet et en remettant les pieds sur son bureau. Le téléphone recommença à sonner.

Assad tendit un index autoritaire vers l'appareil, jeta à Carl un regard insistant et s'éclipsa. Ses deux collaborateurs lui donnaient parfois l'impression d'être un majeur sous tutelle.

« Carl Mørck, j'écoute, répondit-il mollement, laissant le combiné posé sur la table.

— Allô ! » dit une voix lointaine.

Il souleva le combiné comme s'il pesait une tonne et le porta à son oreille.

« Qui est à l'appareil ?

— Vous êtes bien l'inspecteur Mørck ? » lui répondit-on avec l'accent chantant de l'île de Bornholm. Carl était quant à lui insensible au charme de ce dialecte : du mauvais suédois truffé d'erreurs grammaticales, tout juste bon pour cette contrée minuscule.

« Absolument. C'est le nom que je vous ai donné, il me semble. »

Il entendit un soupir au bout du fil. On aurait presque dit du soulagement.

« Je m'appelle Christian Habersaat. Nous nous sommes rencontrés il y a longtemps, mais je doute que vous vous souveniez de moi. »

Habersaat ? songea Carl. De Bornholm ?

« Si... euh... il me semble bien que..., répondit-il d'une voix hésitante.

— J'étais de service au commissariat de Nexø un jour où vous et l'un de vos supérieurs étiez venus chercher un détenu pour le ramener à Copenhague. »

Carl se creusait les méninges. Il se souvenait du transport de prisonnier mais le nom de Habersaat ne lui disait rien.

« Ouiiii... je me rappelle maintenant..., dit-il, extirpant une cigarette de son paquet.

— Pardon, je vous dérange certainement, mais si vous pouviez me consacrer un petit moment ? J'ai lu que vous veniez de résoudre cette enquête difficile au cirque de Bellahøj. Je vous félicite. Même si ça doit être frustrant pour un policier quand le coupable se suicide avant d'avoir été traduit en justice. »

Carl haussa les épaules. Ça avait contrarié Rose mais Carl s'en foutait complètement. Tant qu'il y avait un salopard de moins sur cette terre...

« Ce n'est pas à cause de cette affaire que vous m'appellez ? » Il alluma sa cigarette et bascula la tête en arrière. Il n'était qu'une heure et demie de l'après-midi, un peu trop tôt pour avoir déjà fumé son quota journalier. Il se dit qu'il devrait peut-être s'en accorder quelques-unes de plus, finalement.

« Oui et non. J'appelle à cause de cette affaire et de toutes celles que vous avez élucidées de manière admirable ces dernières années. Comme je vous l'ai dit, je fais partie de la police de Bornholm, plus précisément du commissariat de Rønne. Grâce à Dieu, je pars à la retraite demain. » L'homme hasarda un petit rire qui semblait légèrement forcé. « Les temps ont changé et le métier est devenu plus difficile,

aujourd'hui. Je suppose que c'est pareil pour tout le monde, mais il y a dix ans, je savais tout ce qui se passait, du cœur de l'île à la côte est. C'est pour ça que je vous appelle. »

Carl laissa retomber son menton sur sa poitrine. Si le gars appelait pour leur refiler une affaire, Carl se dépêcherait de botter en touche. Il n'avait nullement l'intention d'aller mener une enquête sur une île dont l'unique spécialité était le hareng fumé, et qui se trouvait plus près de la Pologne, de la Suède et de l'Allemagne que du Danemark.

« Vous appelez pour qu'on vous donne un coup de main sur une affaire ? Parce que dans ce cas, je crains de devoir vous renvoyer à mes collègues du deuxième étage. Ici, au département V, nous sommes débordés. »

Un long silence lui répondit. Et son interlocuteur raccrocha.

Carl regarda le combiné, quelque peu interloqué, avant de le reposer sur son socle avec humeur. Si ce con était aussi facile à intimider, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même.

Il secoua la tête et se prépara à reprendre sa sieste mais il avait à peine eu le temps de refermer les paupières que le téléphone sonna à nouveau.

Carl inspira profondément. Il y avait vraiment des gens qui avaient la comprenette difficile.

« OUI ! hurla-t-il dans le téléphone, espérant pousser le gars à raccrocher de terreur.

— Euh, Carl ? C'est toi ? demanda la dernière personne au monde qu'il s'attendait à avoir au bout du fil.

— Maman ? s'enquit-il prudemment en fronçant les sourcils.

— Tu me fais mourir de peur, chéri, quand tu hurles comme ça. Tu as mal à la gorge, mon trésor ? »

Carl soupira. Il y avait maintenant trente ans qu'il était parti de chez lui. Depuis, il avait eu affaire à des assassins, des proxénètes, des pyromanes, des braqueurs et à un nombre incalculable de cadavres dans divers états de décomposition. On lui avait tiré dessus. On avait brisé sa mâchoire, son poignet, sa vie privée et tous les espoirs que son village natal avait fondés en lui. Voilà trente années qu'il avait sorti la paille de ses sabots, trente années qu'il s'était convaincu une fois pour toutes qu'il était maître de son destin et que les parents on pouvait les mettre de côté ou les prendre en compte, selon son bon vouloir. Comment faisait-elle pour le renvoyer, en une seule phrase, à l'état de petit garçon ?

Carl se frotta les yeux et se redressa légèrement dans son fauteuil. Ça allait être une longue, très longue journée.

« Non, ça va, maman. C'est à cause des travaux, on ne s'entend plus, ici.

— Bon. Écoute, je t'appelle parce que j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. »

Carl pinça les lèvres. Il tenta d'analyser sur quel ton elle avait dit ça. Est-ce qu'elle avait du chagrin ? Était-elle sur le point de lui annoncer la mort de son père ? Il y avait plus d'un an qu'il n'était pas allé les voir.

« C'est papa ? demanda-t-il.

— Dieu du Ciel, non ! Ha-ha. Il est là, à côté de moi, en train de boire son café. Il arrive de l'étable où il a castré les porcelets. C'est ton cousin Ronny. »

Carl retira ses pieds de la table.

« Ronny est mort ? Comment est-ce arrivé ?

— Il est parti d'un seul coup, pendant qu'on lui faisait un massage, en Thaïlande. N'est-ce pas épouvantable d'apprendre une nouvelle pareille par une aussi belle journée de printemps ? »

En Thaïlande ? Pendant un massage ! C'est tout lui, ça, se dit Carl.

Il chercha une phrase de circonstance. Ce qui était loin d'être évident.

« Épouvantable, en effet, acquiesça-t-il finalement, en s'efforçant de refouler l'image du corps répugnant de son cousin au moment de son trépas, plutôt agréable s'il en est.

— Sammy part demain en avion pour récupérer son corps et ses affaires. Il préfère y aller avant que les choses disparaissent on ne sait où, expliqua-t-elle. Sammy est un garçon tellement organisé. »

Carl hocha la tête. Si Sammy s'occupait de ça, l'affaire promettait d'être un parfait exemple de tri à la jutlandaise. L'ivraie à la poubelle et le bon grain dans sa poche.

Il revit en pensée la fidèle petite épouse de Ronny. Une brave Thaïlandaise qui aurait mérité mieux que ça. Après le passage de Sammy, il ne resterait plus à la pauvre femme que le caleçon à motifs de dragons que son défunt mari avait sur le derrière en mourant. Ainsi va la vie.

« Ronny était marié, maman. Je ne pense pas que Sammy puisse se permettre de tout accaparer comme ça.

— Tu connais Sammy, il va se débrouiller, dit-elle en riant. Il a prévu d'y passer une dizaine de jours. Quitte à faire un aussi long voyage, autant aller se dorer la pilule ! Je le cite. Il a bien raison, je trouve. C'est un malin, ton cousin Sammy. »

Carl hocha la tête. La seule différence significative entre Ronny et son petit frère Sammy était une voyelle et trois consonnes. Personne au nord du Limfjord n'aurait pu mettre en doute leur appartenance à la même fratrie, car ils se ressemblaient comme deux gouttes de morve. Si un producteur de cinéma avait un jour besoin d'un prétentieux, imbu de lui-même et de mauvaise foi, affublé d'une improbable chemise bariolée, à défaut d'engager Ronny, il pourrait se rabattre sur Sammy.

« On l'enterre ici, à Brønderslev, le 10 mai. C'est un samedi. Ça nous fera plaisir de te revoir, mon garçon », continua sa mère. Et pendant qu'elle lui infligeait l'inévitable remise à jour des petites préoccupations d'une famille de paysans de la région de Vendelbo, au nord du Jutland, allant de l'élevage porcin à l'arthrose de la hanche de son père, en passant par les mesures idiotes proposées par les incompetents pensionnaires de Christiansborg et autres sujets déprimants, Carl se remémorait le dernier mail de Ronny.

Il s'agissait purement et simplement d'un mail de menace et, sur le moment, son contenu avait considérablement inquiété et agacé Carl. Par la suite, il

s'était demandé si son cousin n'avait pas voulu le faire chanter. C'était le genre de chose qu'il était capable de faire, le pauvre type étant perpétuellement fauché.

Carl n'aimait pas ça du tout. Allait-il de nouveau être confronté à cette histoire ridicule ? Elle n'avait aucun fond de vérité, bien entendu, mais quand on vivait au pays de H.C. Andersen, on savait aussi à quelle vitesse une petite plume pouvait se transformer en cinq poules<sup>1</sup>. Et ces cinq poules-là, au poste qui était le sien et avec un patron comme Lars Bjørn, seraient des plus malvenues.

Où cet emmerdeur de Ronny avait-il la tête ? En plusieurs occasions, il était allé se vanter d'avoir assassiné son père, ce qui était déjà assez grave en soi. Mais le pire dans l'histoire, c'était qu'il avait impliqué Carl dans son scénario débile, expliquant devant témoins que celui-ci l'avait aidé à le tuer pendant une partie de pêche. Dans le mail en question, il annonçait à son cousin qu'il avait consigné toute l'histoire dans un roman pour lequel il était en train de chercher un éditeur.

Carl n'en avait plus entendu parler, mais cette affaire était tout de même fort désagréable et il espérait bien que la mort de Ronny aurait au moins pour avantage d'y mettre fin une bonne fois pour toutes.

Il tâtonna fébrilement à la recherche de ses cigarettes. Il serait évidemment présent à cet enterrement. Ne serait-ce que pour voir si Sammy avait réussi à pri-

---

1. Allusion au conte d'Andersen intitulé « C'est tout à fait sûr ». (*N.d.l.T.*)

ver la veuve de son héritage. Il avait entendu dire que là-bas, en Orient, les successions se réglaiement parfois dans un bain de sang. Avec un peu de chance, ce serait le cas cette fois-ci, et connaissant la petite Ding Dong Ding, ou quel que soit le nom de la femme miniature de Ronny, elle n'était pas du genre à se laisser intimider. Elle saurait défendre son dû, conserver ce qui avait de la valeur et laisser Sammy repartir avec les miettes. Entre autres, sans doute, la production littéraire de feu son mari.

Non, décidément, Carl ne serait pas du tout étonné que Sammy rapporte ces écrits dans sa valise. Il s'agissait donc pour lui de remettre la main dessus avant qu'ils fassent le tour de la famille.

« Ronny était devenu assez riche sur la fin. Tu étais au courant, Carl ? » gazouillait sa mère quelque part, très loin.

Carl haussa les sourcils.

« Ah bon ? Il était devenu trafiquant de drogue ? Tu es certaine qu'il n'a pas fini pendu quelque part derrière les épais murs d'une prison thaïlandaise ? »

Elle pouffa.

« Carl ! Tu es incorrigible. Tout petit déjà, tu me faisais mourir de rire. »

Vingt minutes plus tard, Rose se plantait sur le pas de la porte du bureau de Carl, dispersant la fumée d'une main dédaigneuse, avec une grimace de dégoût démonstrative.

« Avez-vous eu au téléphone un certain brigadier Habersaat, Carl ? »

Il haussa les épaules. Son entretien avec le policier de Bornholm était le cadet de ses soucis. Qu'est-ce que Ronny avait bien pu écrire sur lui ?

« Regardez ça, dit-elle en plaquant sous le nez de Carl une feuille de papier. J'ai reçu ce mail il y a deux minutes. Vous ne croyez pas que vous feriez mieux de le rappeler ? »

La transcription ne comportait que deux phrases mais elles suffirent à plomber l'ambiance du bureau pour le restant de la journée :

Le département V était mon ultime espoir. Je n'en peux plus.

C. Habersaat

Carl leva les yeux vers Rose qui secouait la tête comme la mégère de Shakespeare quand elle refuse d'épouser Petruccio. Son attitude l'agaçait, mais il préférait encore être giflé par une Rose muette que d'écouter ses reproches et ses doléances.

Et au fond, c'était une bonne fille. Et une assistante de choc. Même s'il fallait parfois creuser pour atteindre le fond.

« Je vois ! Mais puisque c'est toi qui l'as reçu, ce mail, je suggère que tu te charges de contacter son expéditeur. Tu me raconteras ! »

Elle fronça le nez au point de faire craquer son épaisse couche de fond de teint ultra-pâle.

« Comme si je ne savais pas que vous alliez me dire ça, Carl ! J'ai bien sûr rappelé ce monsieur immédiatement, mais je suis tombée sur le répondeur.

— Hmm. Je suppose que tu lui as laissé un message ? »

Un nuage noir se forma au-dessus de sa tête tandis qu'elle confirmait à Carl que c'était évidemment le cas.

Elle avait essayé cinq fois de suite, sans succès.